

Le 5 Novembre

Photo 1 Hervé COMBE



Les textes du jour

Solitude (Kris)

Paris, Lyon, Rennes
L'homme bat le pavé humide
À la recherche de ses émotions
Plus il marche, plus l'étincelle est ravivée
Ce soir tout s'illumine sur son passage
Il a enfin renoué avec ses souvenirs d'enfance
La marche fut salutaire, son paratonnerre émotionnel.

Imagin'air (annie)

Elle n'est pas venue.
Il se tire du bouchon
Larmes du ciel gris
Rien ne pourra dissoudre
La bague dans sa poche.

BOUCHON LUSTRÉ (Dominique)

Au Bouchon Lustré
C'est comme sur les pavés :
Ca claque, ça brille, ça glisse
Sous son parapluie
Le Passant bien blotti :
Sa vie défile, bien lisse

Passant sous la pluie (Suzanne)

L'asphalte mouillée a une odeur âcre et acide.
Devant les vitrines la pluie insidieuse couture de lueurs blafardes le pavé des
rues et les embellit.
Seul sous son parapluie un passant défie le temps.
Dans la flaque de lumière sa silhouette sombre avance.
Il s'éloigne du « Bouchon Lustré », tout au fond, d'un pas décidé, jouissant de
ce moment apaisé où la pluie aux perles fines mêle sa musique douce à ces
pensées vagabondes.

Le pouvoir de la pensée (Mireille)

Seul dans une rue sombre sous la pluie, l'homme vêtu d'un manteau sous son
parapluie, marche d'un pas régulier, sans doute pensif.
Il crée, se représente une personne, un objet. Peut-être !
Ou simplement cette rue trempée !
Quel que soit le lieu où s'évade sa pensée à l'instant, on ne sait si elle est
positive ou négative.
Va-t-il chercher son journal préféré ?
Ou, par quelque don extra-lucide, devine-t-il déjà le contenu de cette
photographie, celle d'un passant furtif qui interroge notre raison ?
Le lieu nous interpelle, cette rue, la pâle lueur sous la pluie, la raison nous
égare vers bien des énigmes. L'image, l'ombre, cet homme déterminé reste
dans notre mémoire sans explication raisonnable.

Cœur en Novembre (Jean Michel)

Clapote la pluie sur mon parapluie
Combien est gris le ciel aujourd'hui
Et moi qui sauterais comme un cabri !
Qu'il pleuve, qu'il vente j'en fais fi
Je m'en vais voir Marie ! Faut-il que je le crie !

Clapote la pluie sur mon parapluie
Je chanterais et danserais bien aussi !
Marie, Marie, bientôt me voici !
Combien les pavés qui pleurent sont jolis
Moins que mes fleurs et moins que toi, quand tu souris !

Clapote la pluie sur mon parapluie
J'ai le cœur qui cogne et fait tout un charivari
Amoureux, oui amoureux et premier surpris
De souffrir quand je suis loin de toi Marie
Mais j'arrive, tu es là, à une rue d'ici !

Clapote la pluie sur mon parapluie
Immeuble C, bouton 3, au téléphone tu m'as dit !
« C'est pourquoi ! » qu'une voix grave me crie
—C'est Julien, je viens voir Marie !
—Y a pas de Marie ici mon pauvre ami !

Clapote la pluie sur mon parapluie
Combien est gris le ciel aujourd'hui
J'ai le cœur qui pleure, tout en débris
Sur Skipe, pourtant on s'était tout dit
Même « Marie, je veux qu'on se marie ! »

Novembre et sa pluie
Fleurissent tant de chagrins
Qui durent un seul jour !

Le 6 Novembre



Photo 2 Fabrice MAJIN

PATIENCE (Dominique)

La Mort attend patiemment, armée de sa faux, face au piano délaissé.

Au fond, par la porte aux vitres bisées, s'entremêlent les branches sèches d'arbres morts, vestiges d'une végétation abondante qui semble vouloir bloquer toute velléité de fuite.

—Qu'attends-tu, la Faucheuse ?

.... *Silence*

—Faux jeton, comme d'habitude, tu n'as pas le courage de regarder tes victimes en face

... *silence*

—Vas-tu répondre enfin ?

Soupir - Personne, je n'attends personne

—Mon œil ! En tout cas, cale toi bien contre le mur, cette fois tu devras attendre longtemps : le dernier musicien a fini son morceau, il a fermé son piano, est sorti par la grande porte, est rentré chez lui composer sa prochaine partition. Pas sûr qu'il revienne de si tôt.

— Qui te dit que je suis pressée ? Je n'ai pas besoin de contrat. Moi aussi, je sais apprécier la musique. En attendant le retour de ton pianiste, je me régale à l'avance de sa prochaine, et dernière, partition. Patiente, ma faux ne s'abattra sur lui qu'après sa performance.

Alors ce sera la Fin du concert.

Le 7 Novembre



Photo 3 Thierry Penalba

Monde sauvage (Claude)

Rives

Subversives

Inapprivoisées

D'une errance

Indomptée

Chargée d'irraison,

Lisières

Embroussaillées

Arrogantes et rétives

A toute mainmise

Oppressive

Sur une pensée

Sans horizon,

Berges

Indociles

Où se faufile

Le rebelle

Tesson Sylvain

Ecrivain fertile.

Le 8 Novembre



Mon fils (Annie)

J'ai pris entre mes mains
Ton visage bicolore
Mes doigts laissent passer, le matin
Le sable roux de ta vie sonore,
Tandis que par tes fenêtres de vie
Sans cesse s'expose
Déjà enfuit ton esprit
Là où les bruits hypnotiques
Ne cessent d'enfermer ton âme
Ciselant ta vie au rythme dur
Inaltérable et vif du diamant,
Que l'absence d'âme transforme en froidure.

J'ai pris entre mes mains
Ton visage bicolore
Pour que tous les matins
Tu me reviennes encore
Que ta peau légère me donne ta chaleur
Et que tes yeux plongent dans mon cœur
Afin que tu y prennes la force d'amour
Allégeant ta peine chaque jour
Nourrie des peurs adolescentes,
De ton avenir où le présent est le plus certain.
Que notre lien en contre temps perdure sans empêcher
que ta vie puisse avancer sans crainte de la haine.

Le 9 Novembre



Photo 4 Thierry Penalba

Passé encombré (Dési)

Je voulais sortir !

Je regardais le mur délabré qui ceinturait le jardin de la vieille maison. Je découvris cette porte métallique écaillée, à l'image des branches desséchées tombées des arbres morts, des troènes envahissants et des graminées qui avaient envahi les parterres.

Tout cet abandon fit naître chez moi une immense nostalgie. Ce lieu que j'avais tant aimé, enfant, était maintenant ravagé par des années de paresse et d'indifférence.

J'entendais encore nos cris d'enfants, lors des jeux de chattes ou de chats perchés. Je revis ma grand-mère cueillant les abricots veloutés et vermeils dans lesquels nous plantions nos petites dents pour en savourer le chair juteuse et parfumée.

Je revis mon grand-père, armé d'un grand sécateur, tailler les buis odorants dont je connais encore aujourd'hui l'odeur acide et profonde.

J'entendis les voix de mes amis qui s'interpelaient d'une allée à l'autre, fantômes légers hantant les lieux.

Je saisis fermement la poignée de la porte et tirait de toutes mes forces pour écarter le vantail. La rouille bloquait l'ouverture mais en plusieurs secousses et après un sinistre grincement, je parvins à l'entrebâiller. Alors apparut, non pas le chemin interdit de mes rêves passés, mais des broussailles infranchissables qui clôturaient définitivement mon enfance.

Le 10 Novembre



Photo 5 Yohan Laurito

TORRENTS (Jean Michel)

Là-bas au petit matin
Mais était-ce un matin
Cette fausse nuit qui pesait sur la
ville ?

Nuit déchirée
Nuit d'effroi où chevauchaient les
cavales
Des orages violacés.

Là-bas au petit matin
Prise dans sa nasse de plomb
La Londe au creux des Maures, pliait
sous l'attaque brutale
D'un déluge de glace et d'eau
Convoquée là, l'armée des nuages
d'encre
S'attardait gommant un soleil
apeuré.

Dans leur lit ancestral
Se réveillèrent les torrents oubliés,
Que l'on croyait apprivoisés,
Aseptisés !
Mais un torrent reste un torrent
Et sa colère ne saurait se museler.

La pluie aux griffes féroces
Arrachait argiles et pierraille
Aux vignes effeuillées et aux forêts
bleutées !
Eau comme sang
Eau comme charge de buffles
Tordant tout sous son déferlement.

Ville assiégée, sans solution de fuite

Routes coupées par des lacs
opaques
Boue aventureuse,
Insidieuse,
S'invitant partout
Ruinant les souvenirs de toute une
vie.

Rien ne fut épargné, tout fut ruiné
Même le secret espoir d'une halte
Dans la férocité qui s'acharnait sur la
cité !
À terre !
Hommes, femmes, enfants, maisons
Laissés là sans repère, comme
désorientés.

Il faudra du temps
Pour que guérissent les cicatrices
Bien au-delà du baume de la
solidarité

Il faudra du temps
Pour que le deuil de la terre
Enfante la sagesse des hommes.

Et dans le soleil du soir
Signant la fin du combat
Sur la ville cadennassée, grillagée,
Les dernières gouttes
Accrochèrent leur chapelet de
perles
Comme les larmes de cette terre
blessée.

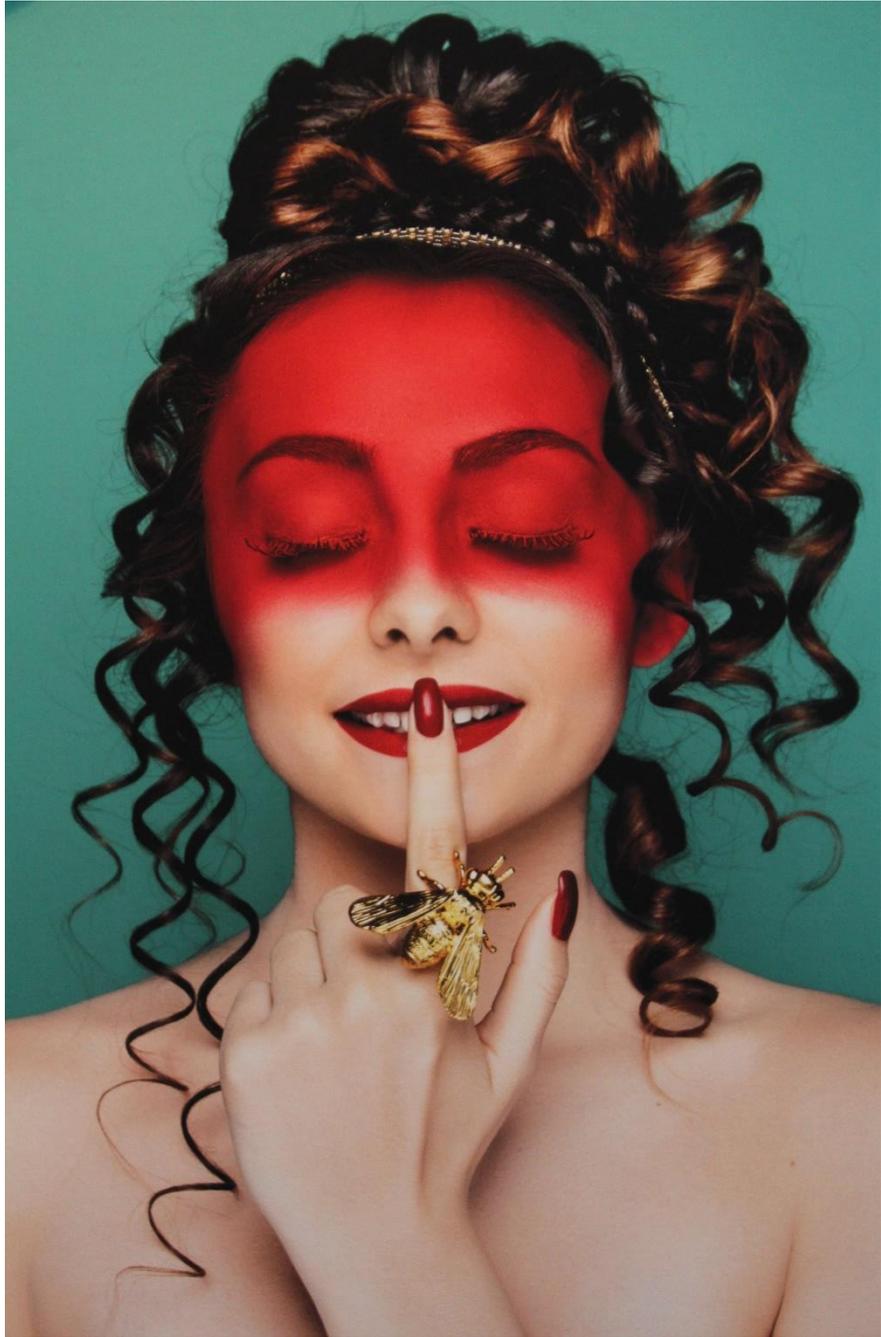


Photo 6 Sylvie Lezier

11 Novembre

La dame au visage rouge (Joëlle)

« Madame », vous attirez le regard au détour du chemin.

Est-ce le rouge de vos yeux clos et votre bouche, rouge passion : feu de l'âme, rouge des cœurs passionnés, rouge des théâtres et des rois ?

Est-ce l'abeille dorée portée à votre doigt, symbole napoléonien d'immortalité et marque d'un grand parfumeur ?

C'est plutôt votre sourire, Madame, qui m'a fait vous approcher.

Votre sourire mutin, énigmatique, qui charme et invite à en savoir plus sur vous... mais votre doigt sur la bouche prévient que vous n'en direz pas plus.